

-649-

1953
○○○○○○○

Alice Poirier à Henry de Montherlant

11 octobre 53

Rilet,

Je désire vous revoir.
J'ai été sage pendant un an mais je ne peux pas vivre sans cette « chaleur » de votre amitié.

Vous êtes mon ami, le seul.
Je désire vous revoir,

Alice

○○○

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 15 novembre 53

Rilet,

Si ce mot maudit doit me séparer de vous, bien sûr je n'en veux plus.
Revenez-moi et plus jamais ce mot de « mariage » ne passera mes lèvres.
Je vous le promets.

Alice



-650-

1954

oooooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neully, 23 janv. 54

Personne ne pourra jamais vous remplacer, Rilet chéri.
Mais j'essaye de m'en tirer par l'art.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 26 janvier 54

Rilet chéri,

Il ne faut pas m'en vouloir. Est-ce ma faute si cette amitié qui nous a unis 20 ans, et qui était bonne, et qui était douce, pour chacun de nous, était, de mon côté, de l'amour ?

De mon côté, pas du vôtre, mais est-ce que j'y peux quelque chose ? Ai-je été indiscreète, pendant ces 20 ans ? N'ai-je pas toujours été une bonne amie ? Et est-ce que je mérite d'en être punie en étant séparée de vous ?

Punie de quoi ? J'ai été fidèle sans jamais rien n'avoir. Ce n'est pas une faute, je crois.

Je fais le bilan de ma vie. Toute entière remplie de cet amour. Et je n'ai que 4 ans de moins que vous, Rilet. Tout est donc foutu de ce côté-là. L'amour aura été vraiment, pour moi, la mort. Et je ne me révolte pas, non. Les choses doivent être ainsi. Je ne vous aurais pas aimé si j'avais gardé quelque chose pour moi. Paulhan qui, je crois, a de l'amitié, m'a écrit un jour que je passais ma vie à « brûler mes vaisseaux ». Et il a fait la comparaison avec la généralité des humains, qui ne songent qu'à profiter des deux côtés.

Il a raison, sans doute. Je vous ai aimé et sans la moindre hésitation, le voulant ainsi, tout a été jeté au feu pour vous. Plus d'enfants. Plus de mari. Plus jamais.

Et pourtant, et pourtant Rilet. Ce n'est pas le désespoir. Il me reste cette gloire intérieure. Cette gloire qui devrait éclater un jour au dehors et pour vous aussi Rilet, et nous envelopper tous les deux, vous et moi. Je vous ai aimé sans n'avoir jamais rien eu : c'est peu de chose, en somme. Mais comme il est d'autre part tout à fait évident que ce n'était ni de l'aveuglement ni de la sottise, ce doit bien être quelque chose d'admirable.

Je ne regrette rien. J'ai vu la vie et qui n'était pas douce pour les cœurs droits. Il en reste de la mélancolie, mais acceptée, voulue ainsi.

Alice

ooo

-651-

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 22-2-54

Mon ami,

Reprenons notre amitié, je vous en prie. Il est en effet certain que même si vous ne m'épousiez jamais, jamais de mon côté je n'admettrais qu'une question de mariage puisse briser notre amitié. Je vous aime sans cela.

Ah, je vous aimais « à fond », et jusqu'à l'espérance du mariage elle-même, mais pouvez-vous m'en tenir rigueur ? Je suis une femme, Rilet, et je n'y peux rien. La seule chose que je peux, c'est d'être de bonne qualité et sacrifier au besoin mon espérance matrimoniale à l'amitié, ce que je fais immédiatement. Vous ne serez pas abandonné parce que vous ne m'avez pas épousée. Ça jamais, Rilet.

Oui, j'ai voulu vous séduire non pas par une beauté que je n'ai pas, mais par une « valeur », c'est toute mon histoire avec vous. Que vous m'épouseriez finalement non parce que vous seriez tombé bêtement amoureux d'une beauté, mais parce que j'avais de la valeur.

C'était mon ardent désir, mais l'amitié est là de toute façon.

Ah, pourquoi Rilet n'êtes-vous pas aussi héroïque que moi-même ? Je suis héroïque et vous « devez » être un héros. Dites-moi, ah ! prouvez-moi, que vous êtes un héros.

Ci-joint des pages sur la religion et qui sont le plus ardent de moi-même,

Alice

P.S. Je vous ai écouté hier, pour Sainte-Croix.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi matin 25-2-54

Qu'est-ce qui distingue, Rilet chéri, la grâce de l'amour ? (Voilà une étude qui pourrait vous servir pour votre « *Port Royal* »).

Remarquez que je prends le mot « grâce » dans le sens exclusivement « humain ». Je ne crois pas en Dieu. Pour moi, la grâce est donc dispensée par un saint, par un héros, ou par un homme de grande vertu.

Eh bien, la grâce est un amour, aucun doute à cela. Mais c'est un amour d'une espèce tout à fait particulière et qui sur beaucoup de points, contredit l'amour.

L'amour, c'est la société close : il y a moi, il y a toi ; quant au tiers, il se trouve exclu. Et j'ajoute que te choisissant, dans l'amour, « toi » en particulier, cela implique que je « réclame » aussi quelque chose de toi. Je veux le « retour ». Donc, impureté, imperfection de l'amour. Que l'amour ne soit pas un sentiment parfait, et même dans ses manifestations les plus hautes, c'est l'évidence.

A côté de cela : la grâce. Voilà vraiment l'amour « parfait ». Là je me contente, saint ou héros, de servir d'exemple, d'être le modèle. Je n'étais personne en particulier. Je n'exclus non plus personne. On peut aller jusqu'à dire que je « n'aime » personne. Le dispensateur de grâce n'est pas lui-même infecté d'amour. Mais il fait jaillir dans les cœurs qui seront « touchés » par lui, un merveilleux amour. (Je veux dire par là un amour qui n'est pas sali par cette pensée qu'on « doit » rendre, qu'il « faut » rendre.)

Faut-il vous dire mon sentiment, Rilet ? Je crois que le secret de votre cœur, c'est d'aimer mieux la grâce que l'amour.

Ou plus exactement, vous adorez la grâce, vous aspirez à la grâce, mais vous détestez et vous fuyez l'amour. Vous le détestez et vous le fuyez parce qu'il en est la contrefaçon.

Mais si je vois juste, alors il ne faut pas qu'on vous aime. La pire méchanceté qu'on peut vous faire, c'est de vous aimer.

Aimer, c'est votre fait à vous et à vous seul.
(Au cas où vous seriez ému par la grâce).

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 6 mars 1954

Vous savez bien, Rilet chéri, que vous m'aimez et que je vous aime. Alors, pourquoi ? Pourquoi ?

Même si vous ne me donnez jamais rien, même si je suis votre amie et pas autre chose, je suis à vous jusqu'à la dernière goutte de vie. Alors pourquoi ? Pourquoi ?

Pourquoi me priver de ce plaisir de vous voir et d'avoir une joie infinie à vous voir ?
Ai-je été une « mauvaise amie », Rilet ? Rilet ?

Ah, je bute contre quelque chose d'obscur, d'à jamais incompréhensible pour moi. Je suis triste, Rilet, car je vous aime et il me semble que vous aussi vous devriez m'aimer. Comment puis-je vous aimer et que vous ne m'aimiez pas ? Rilet ? Rilet ?

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 21 mars 54

Vous constatez donc, Rilet, qu'après vous avoir aimé vous, il m'est décidément impossible de vous remplacer par un marchand de cochons.

Non, plutôt rien.

Mais pourquoi n'y aurait-il rien ?

Ce que je n'ai pas atteint dans ma vie, il dépend de moi que je l'atteigne dans l'art.

Je puis peindre une image de vous et de moi « unis » et qui nous survivra. Je ne vous aurais pas épousé. Mais mon nom, par cette image de vous que j'aurais

-653-

modelée et que j'aurais entièrement soudée à la mienne, singulière, pathétique et drôle, pourra vivre aussi longtemps que votre nom.

Il me semble que c'est la seule issue possible et acceptable pour moi à ce malheur affreux : vous avoir aimé.

Alice

Au début de juin, j'aurai la visite de la fille de mon amie d'Allemagne, 22 ans, belle comme le jour, et ce qui ne gêne rien, noble, de vieille aristocratie prussienne.

Or moi qui ne saurais aimer que la beauté ou le génie (les deux ensemble, quel miracle ! Et hélas quelle impossibilité !), je fais ce rêve paradisiaque : un soir au Théâtre-Français, *la Reine morte*, avec à ma droite le génie (vous) et à ma gauche la beauté (elle).

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 12 avril 54

Je vous ai aimé, Rilet chéri, non parce que je vous trouvais désirable, mais parce que vous incarniez à mes yeux cette gloire et cette célébrité que je voulais « moi-même » avoir.

Mais le jour où je l'aurai, cette gloire et cette célébrité, est-ce à dire que je vous abandonnerais ? Je ne crois pas. Vous serez toujours le « préféré ». Vous serez toujours celui sur lequel je me suis appuyée dans cette difficile conquête de moi-même.

Alice

P.S. J'ai rêvé de vous la semaine dernière. Et vous vouliez bien m'épouser, mais à la condition de ficher à jamais le camp le soir même des épousailles. Et là-dessus je versais un torrent de larmes et vous proposais l'amitié. L'amitié avec la promesse de ne plus jamais parler de mariage... J'étais vaincue. Vaincue et victorieuse à la fois et nous étions unis à jamais. Délicieux rêve...

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 22 avril 1954

Rilet chéri,

Il faut me pardonner. C'est que cela met longtemps, terriblement longtemps, de renoncer à ce rêve, qui a été le rêve de toute ma vie, et qui était de faire de vous mon époux.

Tout de même j'ai l'impression qu'avec le temps j'y renonce, et qu'il reste de ce rêve non la colère, non l'indifférence, non le remplacement de vous par n'importe quel marchand de cochons, mais tout simplement et tout honnêtement l'amitié, l'amitié qui pour vous ne m'a jamais quittée, et même dans mes plus grandes folies.

-654-

Ah patientez. Un jour la vérité deviendra évidente, vous ne pourrez plus jamais en douter ! Je suis votre amie.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 26 avril 1954

Rilet chéri,

Je me demande pourquoi cette brouille a duré près de cinq ans.

Mais la raison est si simple, en somme ! Si honnête et si droite qu'il m'était impossible, réellement impossible de ne plus vous parler de mariage si j'en gardais moi-même l'idée dans mon cœur. Pour ne plus vous en parler, il n'y avait en effet qu'un moyen : déraciner cette idée de mon cœur. Et ça m'a été effroyablement dur. Mettez-vous à ma place, Rilet ! Je vous ai aimé à vingt ans, et je n'ai aimé que vous.

Paulhan, voyant mon chagrin, me disait sans cesse : « Mais vous êtes une petite sottise ! Puisque lui parler de ça l'embête, ne lui en parlez tout simplement pas. Et n'en gardez pas moins votre idée pour vous-même ».

Eh bien, c'est cela que je ne pouvais pas. Ce qui m'apparaissait comme une hypocrisie et un mensonge. Il fallait que je renonce, dans mon cœur, à vous épouser. A cette condition seulement, je pouvais ne plus vous en parler.

Mais ça a été dur, Rilet. Je le fais pourtant. Je le fais pour que cette minuscule petite chose vous fasse du bien : que vous sachiez qu'un être humain puisse être honnête. Que le mariage n'était pas indispensable pour mon amitié. Il me semble que vous en tirerez une joie de l'âme et qui vaut de l'avoir fait.

Rilet, je vous appellerai au téléphone vers le 20 mai. Vous êtes mon ami, et j'espère, cette fois, à jamais.

Alice.

P.S. C'est drôle, je me sens de plus en plus athée. J'éprouve même un certain mépris à l'égard des gens qui affectent la croyance en Dieu. Je me dis qu'ils ne doivent pas être d'excellente qualité.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 20 mai 1954

Rilet chéri,

Pourquoi avez-vous fermé le téléphone ce matin quand je vous ai appelé ?

Ah, n'y aurait-il donc que la mort pour m'unir à vous ?

Si j'étais morte, je serais vous. Je ne sais pas pourquoi cette idée me remplit d'une telle, d'une telle nostalgie.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 27 mai 54

Rilet, je ne vous téléphonerai plus et je ne vous écrirai plus. Dans l'éventualité où vous auriez plaisir à me revoir, c'est à vous que je laisse l'initiative uniquement.

Et je me dis que même dans l'éventualité où je ne vous reverrais plus, j'aurais eu de notre amitié un bien, un « plus ». Vous m'avez forcée au plus haut de moi-même et c'était bon. Et c'était sans doute ce que je voulais moi-même. De mes deux désirs, l'amour pour vous et la volonté de devenir écrivain, lequel était en effet le plus profond ? Celui qui était le plus susceptible de vraiment me satisfaire ? Je crois que c'était ce désir de l'œuvre.

Et vous, Rilet, par indifférence ou par amour vrai, vous m'avez laissée à l'œuvre. Alors tout est bien et je vous dis adieu,

Alice

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo



Henry de Montherlant

-656-

1955
o o o o o o o

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 20 avril 55

Pourquoi mon ami ne vient-il pas à mon secours ? Pourquoi ? Pourquoi ?
Je n'ai voulu qu'une chose dans la publication de ce livre (1) : l'admiration pour un talent. L'honneur. Et cela en partie en songeant à mon prochain livre, un essai. Je me foutais de l'argent. Et voyez ce que je reçois ! Ces critiques infectes ! Un idiot qui parle de « navrante confession publique ». L'autre idiot qui raconte que c'est « un acte de vengeance ... » et ainsi de suite !

Mon ami, mon ami, vous vous y connaissez mieux que moi dans cette jungle. Au nom de cette gentille amitié que nous nous sommes donnée 25 ans, je vous en supplie, venez à mon secours !

Alice

J'ai eu de l'amitié pour vous. Ce n'est pas ma faute si cette amitié je l'ai vue, quand j'avais 20 ans, sous couleur d'amour. C'était tout de même, c'était tout de même de l'amitié.

C'est votre fête, aujourd'hui.

Note : (1) **Le Récit de Grete**, publié chez Grasset en mars 1955, 183 pages, où Alice raconte sa relation avec Montherlant. A ce propos, lire l'article 34 *Alice au pays de Montherlant*, par Henri de Meeûs, <http://www.montherlant.be/article-034-demeeus01.html>, sur le site Montherlant.be

o o o

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 17 mai 1955

Rilet, ma tendresse pour vous n'a jamais été sensuelle. Et c'est pour cela sans doute qu'elle m'a empêché et fait apparaître comme grossière toute autre tentative d'attachement.

Et c'est pour cela aussi qu'elle ne peut pas finir. En somme, j'ai dû vous aimer comme le croyant aime Dieu.

Mais il me faut bien me le dire aussi : Amour vrai = mort. Si je n'ai pas été heureuse, c'est que j'ai aimé « vraiment ».

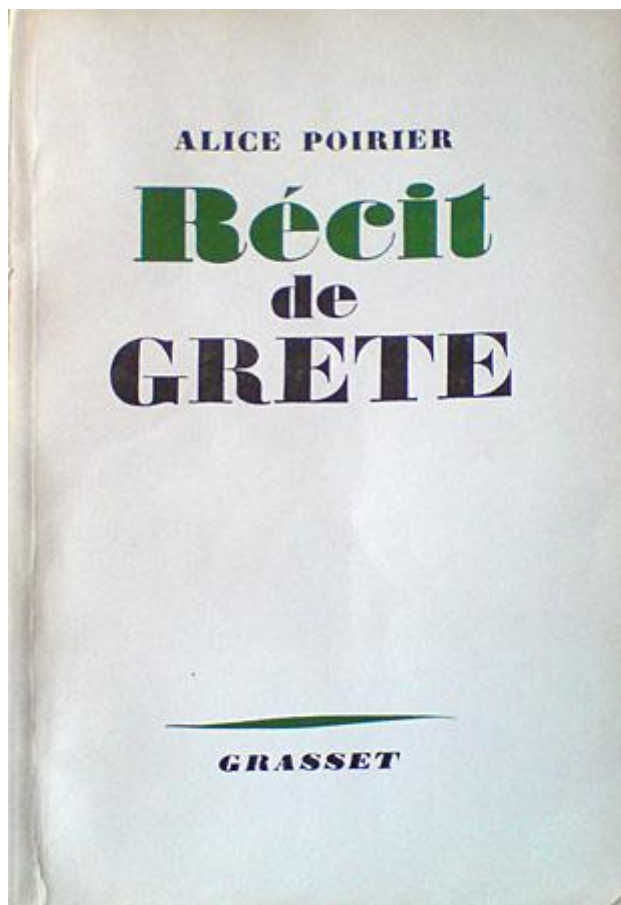
Et pourtant, je ne regrette pas, je ne regretterai jamais de vous avoir aimé,

Alice.

P.S. Comme ces critiques sont grossières !

o o o

-657-



Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 25 mai 1955

Rilet chéri,

Je suis complètement guérie, la fabrication de l'œuvre me guérit entièrement, et je ne souhaite qu'une chose : retrouver votre amitié.

N'est-ce pas possible ?

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 27 mai 1955

Rilet,

Comment pouvez-vous m'accuser d'imposture ? Vous savez bien que c'est moi « le crampon digne de l'immortalité », que ce ne peut pas être une autre que moi ! Et vous m'avez d'ailleurs clairement désignée dans une note de l'*Intran* du 30 sept. 1936. Reportez-vous y.

-658-

Je pense que le mieux, pour vous et pour moi, serait de reconnaître que je suis votre principale inspiratrice. C'est la vérité pure et ça nous ferait honneur, à vous et à moi : car mes prochains livres montreront en moi un génie supérieur au vôtre même. Il sera alors glorieux pour vous que vous soyez mon ami.

Voilà. Quant à moi, je poursuis mon chemin, quoi qu'il arrive.

A vous,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 29 mai 1955

Rilet chéri,

J'ai évidemment écrit ce livre pour nous « lier », vous et moi. J'ai voulu obtenir par l'art ce que vous m'avez refusé dans la vie. **Ce livre, qui n'est en aucun cas une vengeance, est, de toute évidence, cela : une tentative qu'on ne puisse pas penser à vous, quand nous serons tous deux morts, sans penser du même coup, à moi. (1)**

C'est de l'amour, et le plus puissant qu'on puisse imaginer, ou alors, qu'est-ce que c'est ?

Mais voilà. Je n'ai réussi à nous lier qu'en me rendant complètement folle et qu'en vous rendant fou du même coup. Ce n'est pas encore ce que je veux. Il faut que nous soyons liés « à mon honneur » et à « votre honneur ».

Et c'est pourquoi je mets tant d'espérance dans mon prochain livre, qui ne sera plus sur vous, mais sur Dieu.

Ah, si je pouvais seulement avoir vos conseils ! Pourquoi m'abandonner ? Pourquoi, loin de m'aider, tout faire pour me rendre le travail encore plus difficile ?

Pourquoi me mettre des bâtons dans les roues, à moi qui veux « votre » gloire avec la même passion que je veux « ma » gloire ?

Mais qu'importe ! Vous pouvez me faire tout le mal que vous voulez, moi je vous aimerai jusqu'au dernier souffle de ma vie,

Alice

P.S. Ecrivez-moi si vous voulez que je vous écrive encore.

Note (1) : Dans la marge, un large trait rouge vertical dressé par Montherlant

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

4/6/55

Vous voyez, Rilet chéri, il y a tant de femmes qui ne rêvent qu'à avoir un mioche. Moi, je voulais la gloire. Bien sûr, elle n'est guère pure, cette gloire, elle est mêlée de scandale et d'horreur. Mais enfin, je peux toujours écrire un prochain livre qui sera magnifique et la rétablir dans sa pureté.

Je suis contente. Et je me dis que vous m'avez peut-être devinée. Un mariage entre nous aurait été sous le signe du « sacrifice ». Sacrifice chez vous et sacrifice chez

-659-

moi. Or il n'est pas bon, au moment de se marier, d'avoir le sentiment de se sacrifier. Peut-être avez-vous eu raison de me repousser. En tous cas, mon nom reste lié au vôtre infiniment plus que le nom de Mlle Dandillot. Moi, je n'ai pas fini par un marchand de cochons...

Je n'ai pas remplacé mon amour pour vous par un amour pour un marchand de cochons. Vous étiez, et vous êtes le seul homme, Rilet, que j'aurais jamais préféré à ma propre gloire.

A vous. Mais puisque nous nous aimons tant, pourquoi ne pas nous revoir ? Mon prochain livre, que j'espère magnifique, vous sera dédié.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

17/6/55

Traduction (de l'allemand) d'un article de la critique suisse Hilde Stieler (1) sur *Le Récit de Grete* d'Alice Poirier paru chez Grasset en mars 1955 :

« Les partisans et les adversaires d'H de M, tout particulièrement les femmes, se jetteront, pleins de curiosité, sur ce 'Récit de Grete'. Car Grete n'est rien d'autre que l'Andrée Hacquebaut des Jeunes Filles, que Montherlant a si cruellement dépeinte. Toutefois, celui qui chercherait dans ce livre un acte de vengeance de la part de la jeune fille compromise, serait bien déçu. L'impression est tout autre, peut-être même autre que celle que cherchait l'auteur. On peut aimer M. ou ne pas l'aimer, dans cette histoire, on doit lui donner raison, presque le plaindre. Grete, avec toute son adoration, devient avec le temps, une charge insupportable. Au lieu de se contenter d'être l'amie spirituelle du célèbre écrivain, elle lui demande (à lui qui l'apprécie, mais ne l'a jamais désirée) de l'épouser !

Le livre est sympathique en ce sens que l'auteur ne se donne en aucun cas le beau rôle, se confesse même dans toutes ses faiblesses et dans tous ses échecs ».

Hilde Stieler

Ça me plaît assez. Et à vous aussi, je crois, ça plaira.

Bonjour, Rilet,

Alice



Hilde Stielor 1879-1965
Ecrivain et critique suisse de langue allemande
ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

22 juin 55

Rilet chéri,

Soyez, si vous le voulez, mardi prochain 28 juin à 18 heures précises, à proximité du petit bassin des Tuileries, là où nous nous sommes promenés il y a quelques années.

Inspiration abondante en vue chef-d'œuvre,

Alice.

Vous ne pouvez absolument pas m'en vouloir d'avoir publié ce roman !

a) parce que vous en avez lu vous-même le texte manuscrit en sept. 1951 ;

b) parce que ce n'est qu'après que Gallimard l'a eu refusé, en février 1953, que je l'ai présenté à Grasset qui l'a pris immédiatement.

Que devais-je faire ? Renoncer à cette publication ? Mais dans ce cas j'aurais dû aussi renoncer à publier plus tard mon œuvre philosophique, à laquelle je tiens.

Quant à l'inspiration Andrée Hacquebaut, c'est vous-même qui, dans une note de *l'Intran* du 30 sept. 1936, et pour écarter Jeanne Sandelion, m'avez désignée sans que subsiste le plus petit doute. J'en profite aujourd'hui. Mais n'est-ce pas mon droit ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

29 juin 55

Ci-inclus, Rilet, un magnifique sujet de roman ou de pièce de théâtre.

Comment un artiste malchanceux qui voit se fermer injustement toutes les portes, et qui pourtant connaît sa valeur, se sait l'égal des plus grands, peut-il quand même « forcer la gloire » ?

Parfois l'occasion se présente, une occasion qui n'est pas très nette, pas très pure, mais comment l'artiste aux violents désirs et dont on aura fait, préalablement, le portrait, la repousserait-il ?

Et la conclusion de l'œuvre serait la mélancolie. L'artiste héros du livre n'aurait en effet oublié qu'une chose : c'est qu'il irriterait ceux-là mêmes dont il se servirait pour édifier sa célébrité. Ce serait là son talon d'Achille, la faille dans sa construction apparemment parfaite. La gloire « volée » ne sera donc pas la vraie gloire. Elle ne sera pas la gloire de son propre génie, celle qu'il imaginait, mais bien une gloire grimaçante et qu'il aurait, à l'avance détestée, la gloire du scandale et de l'imposture.

Un magnifique sujet, encore une fois, et riche en prolongements psychologiques car il faudrait évidemment peindre le héros du livre non comme une fripouille mais comme un homme admirable. Au fond, c'est le malheur qui continuerait à s'acharner sur lui et jusque dans son triomphe du malheur lui-même.

A vous, Rilet, que de choses j'aurais à vous dire là-dessus ! Mais le mieux, pour moi, est de vous oublier et de penser à mon œuvre.

Alice.

P.S. Cette lettre est vraiment la dernière.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

12 sept. 55

Quelle peine en moi, Rilet !

Je veux passionnément nous unir, vous et moi. Mais il me faut bien reconnaître que mon premier essai a raté. Je n'ai donné de vous et de moi qu'une image ridicule et je n'en ai non plus pas récolté ce que je voulais.

Le deuxième essai devrait réussir. Ecrire un chef-d'œuvre, qui n'aurait rien à voir avec vous, et vous le dédicacer.

Ah, souhaitez-moi d'aboutir ! Je suis seule, absolument seule, abandonnée même par mon ami. Et les « jugements » des gens sur moi sont atroces et imbéciles. Mérités, pourtant. Je déteste les battus. Ils ont tort.

Je vous remercie de tant vous aimer,

Alice

ooo

-662-

Alice Poirier à Henry de Montherlant

20 sept. 55

Rilet, c'est toujours pour moi la même obsession : faire en sorte que je vive à jamais dans la mémoire des hommes – et vous avec moi.

Cela seul pourrait me satisfaire. ...Or il existe un moyen sûr pour vivre à jamais dans la mémoire : ce serait de donner une image nouvelle de Dieu. Avec cela, on serait sûr. Donc, donner cette image et, en première page, en grosses lettres : « A Henry de Montherlant ». Mais si cette seconde tentative « grimaçait », elle aussi ? Si au lieu de m'admirer, on se fichait de moi ? Si j'échouais ? J'ai bien échoué pour le premier essai, j'ai bien été réveillée par des articles infects, et alors que je nageais naïvement dans la joie de l'apothéose.

Enfin, peut-être me conseillera-t-on chez Grasset. Bien que là aussi, je me méfie un peu. Ils conseillent pour la vente et pas pour ce que je désire réellement et profondément. A vous (Vous, vous me conseilleriez profondément.)

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

3 nov. 55

Rilet, je me dis que vous aurez 60 ans l'an prochain, mais je vous en supplie, ne vous mariez pas avant que j'aie produit mon chef-d'œuvre et que je nous en aie fait hommage, à vous et à moi.

Vous aurez été pour moi l'« en-avant » éternel sur mon propre chemin. En vous aimant, j'avais le goût d'écrire ; c'est-à-dire que je réalisais ma vie vraie. Comment vous en remercier assez ? Pondre des gosses, des milliers de femmes le font, mais écrire un chef-d'œuvre, je ne le pouvais que moi, et grâce à vous,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 11 novembre 1955

Rilet, je vous en supplie, ne vous mariez pas avant que je sois illustre. Car si j'étais illustre – entièrement à mon honneur, entièrement comme je voudrais l'être – moi aussi je désirerais me marier.

Mais avec vous, de préférence

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 19 novembre 1955

Rilet, comme je m'acharne après mes papiers ! L'écriture est évidemment pour moi la seule issue. Je voudrais construire un bonheur qui serait un bonheur pour moi, évidemment, mais aussi pour vous. Car je vous aime, aucun doute à cela, car je veux vous lier à moi dans la valeur et dans la réussite.

Mon livre m'a apporté quelques admirations féminines. Beatrix Beck (1), Marie de Vivier (2). Mais cela ne me suffit pas. Je veux votre admiration à vous. Et pour toujours. Et à jamais. Travaillons donc.

Alice

Epouseriez-vous une femme qui vous aime et qui serait digne de vous aux yeux de tous ? Je pense que oui, mais si vous ne m'épousiez pas, même dans ce cas, je serais, dans ce cas, sauvée.

Notes : (1) **Béatrix Beck**, écrivaine française d'origine belge, née le 30 juillet 1914 à Villars-sur-Ollon (Suisse), naturalisée française le 12 janvier 1955 et morte le 30 novembre 2008 à Saint-Clair-sur-Epte. Écrivain majeur et discret, **prix Goncourt en 1952**, fille du poète Christian Beck, elle fut la **dernière secrétaire d'André Gide** qui l'avait incitée à écrire sur ses expériences, le suicide de sa mère, la guerre, la pauvreté. Puis, à partir de 1979, s'écartant de la fiction autobiographique, son écriture prend un tournant décisif où se révèlent toute sa fantaisie et son extraordinaire virtuosité jubilatoire de langue française.



Béatrix Beck 1914-2008

ooo

(2) Le 17 janvier 1980 mourait à La Celle Saint Cloud (Yvelines) l'écrivain belge (naturalisée française en 1973) **Marie de Vivier**, qui était née le 14 octobre 1899 à Liège. Après la Seconde Guerre mondiale, elle avait été l'une des premières, pour ne pas dire la première à prendre la défense de son ami **Michel de Ghelderode** (l'un des plus grands écrivains belges), qui se voyait accusé de collaboration avec l'Allemagne nationale-socialiste. Elle était l'auteur d'un très grand nombre de livres, parmi lesquels nous citerons simplement : *La Géhenne* (roman, Plon, 1953), *L'Homme pointu* (le livre avait été publié plusieurs fois par de nombreux éditeurs), *La Dame à la lampe* (Marabout, 1955, le livre avait été traduit en diverses langues, notamment en italien et en espagnol), *La confession en plein soleil* (roman, 1949), *Le vieux brocanteur* (roman, 1958). Elle avait aussi écrit une biographie de *Gérard de Nerval* (La Palatine, Paris-Genève, 1963) et deux ouvrages consacrés à **André Baillon, écrivain communiste qui avait été son amant juste avant son suicide**, à Marly-le-Roi, en 1931 : *La vie tragique d'André Baillon* (1946) et *Introduction à l'oeuvre d'André Baillon* (1951).



Marie de Vivier et André Baillon dans leur ferme de Wesmalle (Belgique)

Alice Poirier à Henry de Montherlant

20 déc. 55

Rilet, il me semble que je vois clairement maintenant les choses. Il n'est pas douteux que je vous aie aimé. Plus que n'importe quel autre au monde. Et à ce point que j'aurais sacrifié mon œuvre pour vous épouser.

Or cela, Rilet, il se peut que vous l'ayez vu, et que vous ayez jugé que c'était une sottise. Ce ne serait donc pas par égoïsme, ou par muflerie, ou par impuissance, que vous m'auriez écartée, mais simplement parce que vous étiez lucide. Parce que vous vous rendiez compte que le fait de coucher avec vous ne me remplacerait pas les satisfactions de l'œuvre, et que je courais à une effroyable désillusion.

Peut-être. Mais dans ce cas, vous m'auriez donc aimée, non seulement « plus » que je vous aimais vous, mais « plus » que je m'aimais moi-même. Vous auriez fait preuve « secrètement », et à votre plus grand dommage personnel, du plus haut désintéressement et du plus haut détachement.

Je ne sais pas. Je ne sais pas. A vous, Rilet, bon Noël.

Alice.



Répétition de Port-Royal à La Comédie-Française.
En 1954, Montherlant entouré de comédiennes,
de l'abbé Louis Cognet, et de Pierre Descaves,
administrateur de la Comédie-Française

.....

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Dimanche 24 juin 56

Montherlant, je ne peux pas m'empêcher de vous féliciter pour cette peinture de Combet-David « membre de l'Institut ».

C'est vraiment excellent. De cœur et d'intelligence avec vous, pleinement, entièrement – bien plus que devant vos pièces « catholiques ».

Mais qui m'a dit un jour que vous n'aviez pas le sens de l'humour ? Et moi qui pense à la peinture du poupon dans la *Petite Infante*, du « babour » dans le *Démon du Bien*.

Incontestablement, vous l'avez, ce sens de l'humour. C'est même la veine en vous que je préfère – Avec (mais c'est seulement pour les délicats) ce que vous avez dit de « sérieux » sur l'amour (A une *Jeune Fille victorieuse* dans la course de mille mètres. *Fils de Personne*).

Humour. Amour. Votre visage immortel commence à se dessiner.

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Zermatt (Valais)
Hôtel Mont-Cervin
21 août 1956

Cher Rilet,

Je pense à vous, que ma lettre vous fera peut-être un peu plaisir. Je ne veux pas vous embêter.

Quand je vous ai vu, tout au début de l'année, avec quel élan j'ai dit votre nom ! Il n'y a pas une goutte de reproche pour vous dans mon cœur.

Le bonheur, Rilet ? Je crois que c'est un verre de lait frais et glacé. Mais le lait n'est délectable que si l'on a bien travaillé avant, bien obtenu ce que l'on voulait « pour soi-même ».

Or, ce que je veux « pour moi-même » est évident : c'est me faire connaître pour un talent et pour un caractère entièrement à mon honneur. Mon premier livre ne m'a absolument pas donné ce résultat, et le but est toujours « devant » moi.

Je pense que vous avez été plus lucide que moi. Ce que je vous dis aujourd'hui, vous le saviez depuis toujours et que vous ne pouviez absolument pas, dans les conditions où je me trouvais, me rendre heureuse.

Je crois à votre amitié, voyez-vous, et que si vous avez réellement cru que vous auriez pu me rendre heureuse, eh bien ! même sans beaucoup de désir, vous m'auriez épousée.

Nous restons ici jusqu'au 10 septembre. Je ne m'ennuie pas. Il pleut beaucoup mais quand il pleut, j'écris, et quand il ne pleut pas, je me promène avec mon père (83 ans).

-667-

J'imagine quelques fois que les 2600 mètres d'altitude (ndlr : le texte manque déchiré) n'app....., que vous prenez vous aussi quelques vacances à Zermatt, et que nous allons à la chasse aux idées ensemble.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

16 octobre 56

Au fond, Rilet, je suis enchantée que vous ne m'ayez pas épousée, laissée à mes chères écritures. De mieux en mieux chaque jour, je me rends compte que c'était là ma vraie voie, le seul chemin où je pourrais espérer, un jour, trouver le bonheur.

Tout de même, je vous aimais. Tout de même vous, et vous seul, pouviez être pour moi l'«ersatz » à ce grand Projet littéraire.

Je n'oublie pas cela. Et que vous étiez, à mes yeux, tout à la fois le « plus intelligent » et le « meilleur ». Et que vous l'êtes toujours.

Alice

P.S. Je ne serai peut-être illustre que dans ma mort. Tant pis, il faut s'efforcer « quand même ».

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 25 octobre 56

Cher Rilet,

Très intéressée par les premières remarques que je lis sur votre pièce. Certainement, j'achèterai le livre (1) dès qu'il paraîtra chez Gallimard.

Que les illusions puissent grandir un être, à qui le dites-vous ? Mais j'aurais aimé une fin où, plutôt que de nous faire assister à l'effondrement, vous eussiez mené jusqu'à son extrême bout votre idée : Persilès devient finalement un grand homme.

Pour l'Académie, cher Rilet, si j'étais votre femme, j'insisterais de toutes mes forces pour que vous persistiez dans la ligne où vous êtes. Ne faire aucune démarche, pas la plus petite. Tout refuser et n'accepter que si ces gens vous l'offrent d'eux-mêmes.

Mais bien sûr, ils n'offriront rien. Ils ne sont que trop contents qu'on vienne leur lécher les bottes et ils ne veulent pas renoncer à ça. Mettez-vous à la place de ces vieux bonshommes. Ils s'embêtent souvent, et cela leur est agréable qu'un homme plus jeune les sollicite et les flatte.

Ce n'est pas votre rôle, et si j'apprends que vous avez fait la plus petite démarche, vous n'aurez plus un mot de moi.

Alice

-668-

P.S. Vous avez dit que vous n'écririez plus de pièces et vous en avez écrit une autre. Passe encore, mais si après avoir dit que vous ne feriez rien pour être de l'Académie, vous alliez faire quand même quelque chose, imaginez ce qu'on en rigolerait dans les journaux !

Non, non et non. Mais encore une fois, ne vous faites pas d'illusions : ils ne vous appelleront pas.

Note : (1) Il s'agit de la pièce de théâtre *BROCELIANDE*, pièce en trois actes. Créée à la Comédie-Française le 24 octobre 1956.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

8 novembre 56

Rilet,

La critique de « *Brocéliande* » n'est pas bonne. Mais j'attends d'avoir lu moi-même le texte pour me faire une opinion. Le sujet, en tous cas, est magnifique, le plus beau que vous ayez jamais traité.

A moins que vous ayez eu la gentillesse inattendue de me l'envoyer, j'achèterai donc le livre sitôt que j'aurai appris, par les journaux, qu'il aura paru.

Pour moi, je suis plongée – silence, travail et solitude – dans l'œuvre qui devrait garder mon nom car le scandale (1) monté il y a deux ans par mon cher éditeur ne me suffit évidemment pas. J'espère qu'il aura servi à ce que l'on s'intéresse à mon œuvre prochaine, mais il ne me suffit pas.

Mais voici cette œuvre. C'est (dans la ligne des Sources) une morale tirée de la liberté. C'est, en d'autres mots, ce que Sartre voulait faire mais qu'il n'a pas l'air de pouvoir faire.

C'est qu'il faut être diablement moral soi-même pour avoir la force de démolir une morale ! (Et tout inventeur d'une morale nouvelle démolit d'abord l'ancienne).

A vous,

Alice

(1) *Le Récit de Grete* écrit par Alice Poirier et publié par Grasset en mars 1955

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

31 janvier 57

Rilet,

J'ai des malheurs. Chapelan (1), chez Grasset, n'a pas voulu de mon bouquin. Il le trouve « impubliable ».

Or comme je crois, d'une part, avoir quelque chose à dire, quelque chose d'unique et de merveilleux, et que, d'autre part, de toute évidence, « ça ne se voit pas », la conclusion me paraît aller de soi : je n'ai pas réussi à m'exprimer.

Courir les éditeurs, dans ces conditions, me désolerait par des échecs successifs, je ne le ferai pas. Il faut recommencer l'ouvrage. Il faut que ce que j'ai à dire « se voie ». J'irai voir Sipriot ensuite.

Mais quel malheur d'avoir perdu (par sottise, je crois) mon amitié avec vous ! Je vous aurais porté ces pages. Vous, peut-être, par sympathie, vous auriez découvert ce qu'aucun éditeur ne voit, et vous m'auriez dit comment faire apparaître par l'art cette chose unique et merveilleuse.

A vous Rilet, tâchez de vivre longtemps. Je voudrais que vous voyiez comment j'ai finalement réussi, après beaucoup de cotteries à m'imposer enfin honnêtement.

Alice.

La comtesse de Chambure m'avait invitée, avec Papa, à la réception du 24 janvier. Je ne suis pas venue. Peut-être ai-je eu tort. Je commence à croire que toutes les décisions que je prends (quand j'en prends !) je les prends « contre » mon intérêt.

Note (1) **Maurice Chapelan** est un journaliste, grammairien, essayiste et scénariste français, né le 1er janvier 1906 à Valence (Drôme) et mort en 1992 à son domicile à Coye-la-Forêt. Il est surtout connu pour ses chroniques paraissant tous les lundis dans *Le Figaro Littéraire*, sous le pseudonyme d'Aristide, dans la rubrique « Usage et grammaire. » Il défendait la langue française, sans laxisme, mais aussi sans purisme excessif.



Maurice Chapelan
1906-1992

-670-

Note (2) **Geneviève de Chambure**, née Geneviève Thibault (20 juin 1902, Neuilly-sur-Seine - 31 août 1975, Strasbourg), est une musicologue française spécialiste du XV^e siècle et du XVI^e siècle. Elle a également constitué une collection d'instruments de musique et de partitions anciennes considérable. Fille d'un avocat à la Cour d'appel de Paris et petite-fille d'Élie Lazard, cofondateur de la Banque Lazard, elle épouse le comte Hubert Pelletier de Chambure (fils d'Auguste de Chambure, propriétaire de *L'Argus de la presse*, et frère d'Élisabeth de Rothschild). Après être sortie diplômée de la Sorbonne en 1920, avec une thèse sur John Dowland, et de l'École pratique des hautes études en 1952, et avoir cofondé la Société de musique d'autrefois en 1925, elle collabore entre autres à la publication de textes musicaux et de la revue les *Annales musicologiques*. Au cours de sa vie elle a constitué une collection de partitions anciennes et d'instruments anciens très étendue, dont la partie la plus remarquable a fait l'objet d'une donation à la Bibliothèque nationale et au Musée instrumental du Conservatoire de Paris (c'est-à-dire un legs en paiement des droits de succession)¹. Conservées dans son hôtel particulier de Neuilly, ces collections ont toujours été généreusement mises à la disposition des chercheurs. Sa spécialisation dans les instruments anciens lui vaut d'être nommée conservateur du Musée instrumental du Conservatoire de Paris de 1961 à 1973. Elle a également écrit un certain nombre d'études, seule ou en collaboration, comme spécialiste de la musique du XV^e siècle et du XVI^e siècle.



La comtesse de Chambure, musicologue

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

3 février 57

Cher Rilet,

Je vois clair, maintenant. Ce que j'ai proposé à Chapelan – et ce qu'il a refusé – c'est en somme la « tripe des œufs ». Ce sont tous mes livres à venir – il y en aura au moins 3 – collés et agglutinés. Pas étonnant qu'il ait trouvé ça impubliable.

Mais voici que je tire les conséquences :

- a) j'aurai une œuvre morale et métaphysique. Et cette œuvre (ce qui m'enchant) aura son point de départ dans mon amitié pour vous.
- b) cette œuvre, il faut que je la commence. Donc, prendre entre mes mains l'œuf qui se présente le plus près de la sortie, le modeler, cet œuf, le faire

-671-

grandir, en faire quelque chose de beau, comme une pomme dans l'azur. Ensuite viendra le prochain œuf et ainsi de suite. Si tout va bien, j'en ai jusqu'à 70 ans.

J'ai l'impression d'avoir 20 ans. Tout mon avenir littéraire en bourgeons en moi. Sentiment de puissance, de joie, alors que tant d'autres femmes, à mon âge, accusent le déclin. (Mais cela me montre aussi que « fonder un foyer, avoir des enfants » ne devrait guère être mon but essentiel).

Mon premier livre : « *Réflexion sur une expérience de vie* » devrait être terminé cette année. Une morale tirée de la liberté, et cette liberté devrait être montrée splendide, totale.

Voilà, Rilet, j'ai peut-être fait un faux pas avec Grasset mais je me remets parfaitement d'aplomb.

A vous,

Alice

Alice Poirier à Henry de Montherlant

8 février 57

Cher Rilet,

Voici comment je m'explique « *Celle qu'on prend dans ses bras* », (1) une pièce que j'ai vue en 1950 et que d'ailleurs je n'aime pas.

Ravier, en réalité, voudrait aimer, aurait le désir d'aimer Mlle Andriot, mais, pour une raison ou pour une autre, cela lui est impossible, il ne le peut absolument pas. Pas un seul instant, il n'en envisage l'hypothèse. C'est son exaspération devant cette impossibilité qui lui fait alors inventer son faux amour pour la jeune fille.

Si j'avais à écrire un article sur la pièce (je ne l'écrirais que si vous me le demandiez formellement), je l'écrirais dans ce sens.

Moi, ça va – durement. Il faut que je fasse une œuvre entièrement détachée de mon sentiment pour vous et je tiens en même temps à conserver précieusement ce sentiment.

Ce n'est pas si facile.

A vous,

Alice

Note (1) ***Celles qu'on prend dans ses bras***, pièce de Montherlant en trois actes, publiée en 1950, représentée au théâtre de la Madeleine le 20 octobre 1950, avec Victor Francen et Gaby Morlay. Cette pièce sera reprise en 1957 au Théâtre des Ambassadeurs, avec Victor Francen dans le personnage de Ravier. Victor Francen est très apprécié de Montherlant comme acteur. Il jouera ce drame pendant une dizaine d'années tant en France qu'à l'étranger.

-672-

Alice Poirier à Henry de Montherlant

30 mai 57

Rilet,

J'ai proposé le texte ci-joint (1) à la « Table Ronde » et Pierre Sipriot n'en a pas voulu. Je n'ai vraiment pas le courage de le proposer ailleurs. Gardez-le donc.

Si je veux faire une œuvre, peut-être serait-il urgent que je la dissocie entièrement de mon histoire d'amour avec vous.

Je crois cela. Qu'il ne faut pas laisser perdre un talent et entreprendre courageusement l'œuvre, cette métaphysique entièrement imaginative et qui ne serait reliée qu'à moi-même.

C'est une chose étrange, que personne n'a l'idée de faire, et qui par là même, si elle était réussie, garderait peut-être mon nom.

Mais quelle difficulté de vous oublier ! Quelle amitié indéracinable !

J'imagine que c'était, joint à un caractère orgueilleux et plein de violents désirs, l'amour « absolu » de la jeune fille. Celui qui engage la vie entière et qui ne peut plus s'effacer. A vous et ... adieu.

Alice

Note : (1) Le texte ci-joint ne se trouve pas dans le dossier des lettres de 1957)

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 4 oct. 57

Rilet chéri,

J'ai eu, ce matin, un rêve qui m'a à la fois stupéfiée et glacée.
Madame de Montherlant... et qui n'était pas moi.

Je vous en supplie, ne faites pas ça. Car alors, évidemment, vous tueriez mon amour pour vous.

Et en retour, je vous promets ceci : si jamais un jour je devenais illustre à mon honneur eh bien ! c'est à vous que je donnerais la préférence. (Vous l'auriez d'ailleurs mérité pour m'avoir si bien devinée.)

A vous,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 18 nov. 57

Vous souvenez-vous, cher Rilet, de cette parole qui, autrefois, nous exaltait si fort : « destruum et aedificabo » ?

Vous souvenez-vous aussi de ce projet d'ouvrage : « le courage sans la foi » ?

-673-

Eh bien, tout cela s'organise maintenant en moi, devrait aboutir à une œuvre merveilleuse.

Voulez-vous que je vous la dédicace ?

Mais je ne le ferai que si vous me donnez signe de vie,

A vous,

Alice

P.S. Grasset, quand je lui avais dit un jour que je n'avais jamais fait l'amour, que l'amour que j'avais eu pour vous m'en avait empêchée pour tous les autres, Grasset a eu ce cri : « Jamais fait l'amour ? Mais c'est épatant pour une œuvre ! » Peut-être avait-il raison. Je n'aime pas beaucoup votre *Don Juan*. Comme c'est loin de moi ! Alors que la *Relève*, ou *Service Inutile* ou la *Lettre d'un Père à son Fils*, c'est si proche.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 27 novembre 1957

Rilet chéri,

La virginité, lorsqu'elle est unie à la passion, peut aboutir à des choses merveilleuses. Témoin : *Les Hauts de Hurlevent*.⁽¹⁾

Je pourrais donc, moi aussi, en principe, faire quelque chose d'analogue. Mais voilà : c'est horriblement difficile pour moi. Je n'ai pas suffisamment de force. Je vous imagine à ma place : en deux mois, le chef-d'œuvre serait terminé.

Mais moi, je pars de si peu ! De ces 5 sur 20 que j'avais au lycée en composition française ! Vous, vous étiez le premier.

Pourtant, j'ai mille fois raison, je crois, de ne pas gaspiller ce que j'ai en couchant avec le premier imbécile venu. Ce n'est d'ailleurs pas dans mes goûts. Mes goûts, c'est de travailler, c'est de m'efforcer sur une voie, si difficile soit-elle.

Ah, souhaitez que ça aboutisse ? Après, mais après seulement, viendrait le bonheur. Le bonheur dans la mort ? Je ne crache pas dessus, vous le savez. Mais peut-être aussi le plus grand de tous les bonheurs, un bonheur pour moi terrestre : que vous me reveniez.

A vous, Rilet. Et tâchez de vivre. Si vous mourez, je n'aurais peut-être plus de courage,

Alice

Note (1) : *Les Hauts de Hurle-Vent* est l'unique roman **d'Emily Brontë**, publié pour la première fois en 1847 sous le pseudonyme d'Ellis Bell. Il est cité par William Somerset Maugham en 1954, dans son essai *Ten Novels and Their Authors (Dix romans et leurs auteurs)* parmi les dix plus grands romans selon lui.

ooo

Rilet chéri,

Constatation : je vous aime toujours. Or, pour vous aimer, il faut de toute évidence que je vous croie – au moins en partie – « bon ». Il faut donc que je croie que vous éprouvez pour moi des sentiments justes et affectueux.

Et je le crois en effet. Je crois que vous m'avez « devinée ». Deviné que je vous aimais plus que tout autre homme au monde, mais que j'aimais encore quelque chose plus que vous-même : ma gloire, je veux dire la possibilité que je sentais en moi de faire apparaître une valeur d'un grand prix. Ce n'est évidemment pas mon roman, je n'ai pas besoin de le dire, et c'est pourquoi aussi je me suis vite consolée de cette « fausse gloire », de cette gloire dont je ne voulais pas.

Mais si j'avais un jour – peut-être seulement après ma mort – la « vraie gloire » ? Alors, il aurait été heureux dans ce cas que vous ne m'ayez pas empêchée de l'avoir eue en épousant, et c'est ça que je vois fort bien, et c'est pourquoi, malgré votre silence et l'apparente rupture, je vous aime toujours. Vous m'auriez aimée dans ce que j'aimais moi-même en moi : quel plus bel amour ? Et comment ne vous aimerais-je pas dans ces conditions ?

Mais évidemment tout cela est bien loin des « *Jeunes Filles* » ou de « *Don Juan* ». Mais peut-être ces « *Jeunes filles* » et ce « *Don Juan* » n'étaient-ils qu'un masque sur votre visage, peut-être votre vraie pensée sur l'amour était-elle tout autre.

A vous et excellent Noël !

Alice.

